

DE L'EXPÉRIENCE DE LA GRACE

Avons-nous déjà vraiment fait l'expérience de la grâce? Nous n'entendons pas par là un sentiment pieux, une exaltation religieuse de jour de fête, une douce consolation, mais l'expérience de la grâce, de cette visite du Saint-Esprit du Dieu Trinité, visite qui est devenue réalité dans le Christ par son Incarnation et son sacrifice de la croix. Peut-on en général expérimenter la grâce en cette vie? L'affirmer ne signifie-t-il pas détruire la foi, cette nuée clair-obscur qui nous enveloppe, tant que nous pèrerions ici sur terre? Or les mystiques nous disent - et ils confirmeraient la vérité de cette affirmation par le don de leur vie - qu'ils ont déjà expérimenté Dieu et donc la grâce. Mais avec la science expérimentale de Dieu il y a dans la mystique une chose obscure et mystérieuse; dont on ne peut parler si on ne l'a pas et dont on ne parlera pas si on l'a. On ne peut donc répondre à notre question a priori d'une manière simple. Peut-être y a-t-il des degrés dans l'expérience de la grâce, dont les inférieurs sont accessibles même à nous?

Demandons-nous d'abord : avons-nous déjà fait l'expérience du *spirituel* dans l'homme? (Ce qu'on entend ici par esprit est même une question difficile à laquelle on ne peut répondre en un mot). Nous répondrons peut-être : naturellement j'ai déjà fait cette expérience et je la fais quotidiennement et sans cesse. Je pense, j'étudie, je me décide, j'agis, j'entretiens des relations avec les autres hommes, je vis dans une communauté qui ne repose pas seulement sur le vital, mais aussi sur le spirituel, j'aime, je me réjouis, je goûte la poésie, je possède les biens de la culture, de la science, de l'art, etc... Je sais donc ce qu'est l'esprit. Mais cela n'est cependant pas si simple. Tout cela est vrai, certes. Mais en tout ce qui est cité l'« esprit » n'est (ou ne peut être) que

Karl RAHNER,

« De l'expérience de la grâce », in *Ecrits théologiques*, T3,

Paris, Desclée, 1963

l'ingrédient qui est employé pour rendre cette vie terrestre humaine, belle et pleine d'un certain sens. En tout cela on n'a pas encore besoin d'expérimenter l'esprit dans sa transcendence propre. On ne veut pas dire qu'il n'est d'abord comme tel que là où l'on parle de la transcendance de l'esprit et où l'on fait de la philosophie. Tout au contraire. Cela ne serait qu'une expérience dérivée et secondaire de cet esprit qui n'agit pas seulement comme élément interne de la vie de l'homme. Mais qu'est-ce que la véritable expérience? Nous pourrions dire tout d'abord : cherchons à le découvrir dans notre expérience. On ne peut que donner quelques indications timides et prudentes.

Avons-nous déjà gardé le silence, bien que nous voulions nous défendre, bien que nous étions traités injustement? Avons-nous déjà pardonné bien que nous n'en retirions aucune récompense et que l'on recevait le pardon silencieux comme naturel? Avons-nous déjà obéi, non parce que nous le devions et qu'autrement nous aurions eu des désagréments, mais simplement à cause de cette Réalité mystérieuse, silencieuse, incompréhensible que nous appelons Dieu et sa volonté? Avons-nous déjà fait un sacrifice, sans remerciement, reconnaissance, sans même le sentiment de satisfaction intérieure? Avons-nous été seul sans repos? Nous sommes-nous déjà décidés à faire quelque chose par le pur jugement le plus intime de notre conscience, là où l'on ne peut plus parler à personne, où l'on ne peut plus expliquer à personne, où l'on est tout seul et où l'on sait que l'on prend une décision que personne n'enlève à un être qui en est toujours responsable? Avons-nous déjà essayé d'aimer Dieu, là où aucune vague d'enthousiasme sensible ne porte, là où l'on ne peut plus confondre avec Dieu soi-même et la misère de la vie, là où l'on pense mourir d'un tel amour, là où cet amour apparaît comme la mort et le renoncement absolu, là où l'on semble apparemment appeler dans le vide et l'absence totale d'exaucement, là où cet amour semble un saut effrayant dans le vide, là où tout semble devenir insaisissable et pure apparence dépourvue de sens? Avons-nous accompli un devoir, là où l'on ne peut apparemment le faire qu'avec le sentiment brûlant de se renoncer réel-

lement à soi-même, là où l'on ne peut apparemment le faire, puisque l'on fait une effrayante sottise, dont on est redevenu enviers personne? Avons-nous été bon envers un homme, sans en avoir en retour aucun écho de reconnaissance et de compréhension et sans même avoir été récompensés par le sentiment d'avoir été désintéressés, bien-séants etc...?

Cherchons nous-mêmes dans une expérience semblable de notre vie, cherchons les véritables expériences dans lesquelles quelque chose de ce genre s'est passé pour nous. Si nous en trouvons, nous avons fait l'expérience de l'esprit dont nous voulons parler. L'expérience de l'éternité, l'expérience du fait que l'esprit est plus qu'un fragment de ce monde temporel, l'expérience du fait que le sens de l'homme ne se réduit pas au sens et au bonheur de ce monde, l'expérience du risque et de la confiance jaillissants qui n'ont vraiment aucun fondement démontrable tiré du succès de ce monde.

De là nous pourrions comprendre quelle passion secrète vit dans les véritables hommes de l'esprit et dans les saints. Ils veulent faire cette expérience. Ils veulent, dans une angoisse secrète toujours renouvelée, rester fixés dans le monde, s'assurer qu'ils ont commencé à vivre dans l'esprit. Les hommes ordinaires ne considèrent de telles expériences que comme des interruptions désagréables, sinon tout à fait inévitables, de la vie vraiment normale, dans laquelle l'esprit n'est que l'assaisonnement et la garniture d'une vie autre, mais non la vie véritable ; en revanche les hommes de l'esprit et les saints reçoivent le goût de l'esprit pur. Ils s'abreuvent de l'esprit en quelque sorte à l'état pur, ils n'en jouissent pas seulement comme un condiment de l'existence terrestre. De là leur vie merveilleuse, leur pauvreté, leur désir d'humilité, leur soif du martyre. Non qu'ils ne soient pas faibles eux aussi. Non qu'ils ne fussent pas revenir toujours à nouveau dans la banalité de la vie quotidienne. Non qu'ils ne sussent que la grâce peut aussi bien béaîr le quotidien et l'action raisonnable et faire un pas vers Dieu. Non qu'ils ne sussent que nous ne sommes pas des anges et que nous ne devons pas l'être. Mais ils savent

que l'homme doit vivre comme esprit et cela dans l'existence réelle, non seulement dans la spéculation, réellement aux frontières de Dieu et du monde, du temps et de l'éternité, et ils cherchent toujours à nouveau à s'assurer qu'ils le font aussi réellement, que l'esprit n'est pas seulement en eux le moyen de vivre d'une manière humaine.

Et alors quand nous faisons cette expérience de l'esprit, nous avons aussi fait déjà *en fait* l'expérience du surnaturel (nous du moins comme chrétiens qui vivons dans la foi). Peut-être d'une manière très anonyme et inexprimable. Vraisemblablement même de telle manière que nous ne pouvons nous retourner pour apercevoir le surnaturel lui-même directement. Mais quand nous nous abandonnons à cette expérience de l'esprit, quand sombre ce qu'on peut saisir et nommer, ce dont on peut jouir, quand tout retentit d'un silence mortel, quand tout prend le goût de la mort et de la destruction, ou bien quand tout disparaît dans une félicité indicible, blanche, incolore et insaisissable, nous savons qu'alors ce n'est pas seulement en fait l'esprit, mais le Saint-Esprit qui est à l'œuvre en nous. C'est alors l'heure de sa grâce. C'est alors le vide apparemment inquiétant de notre existence que nous éprouvons, le vide de Dieu qui se communique à nous, l'approche de la venue de son infinité, qui n'a plus de voies, qui est goûté dans un néant parce que ce vide est l'infinité. Quand nous nous sommes détachés et que nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes, quand nous avons renoncé à nous-mêmes et que nous ne disposons plus de nous-mêmes, quand tout et nous-mêmes nous sommes écartés de nous-mêmes en un lointain infini, nous commençons alors à vivre dans le monde de Dieu même, du Dieu de la grâce et de la vie éternelle. Cela peut au début nous paraître inhabituel, nous serons toujours à nouveau tentés, comme effrayés, de fuir en arrière dans ce qui est familier et proche, nous devons et pourrions même le faire souvent. Mais cependant nous devons progressivement chercher à nous habituer au goût du vin pur de l'esprit qui est plein du Saint Esprit. Du moins jusqu'au point de ne pas repousser le calice, quand sa conduite et sa providence nous le tend.

Le calice du Saint-Esprit est en cette vie identique au calice du Christ. Mais seul le boit celui qui lentement a un peu appris à goûter dans le vide la plénitude, dans la perte l'accroissement, dans la mort la vie, dans le renoncement la découverte. Quiconque l'apprend fait l'expérience de l'esprit, du pur esprit et dans cette expérience l'expérience du Saint-Esprit de la grâce. Car on ne parvient à cette libération de l'esprit en toutes choses et d'une manière durable que par la grâce du Christ dans la foi. Là où il libère cet esprit, il le libère par la grâce surnaturelle en le faisant entrer dans la vie de Dieu même.

Cherchons nous-mêmes l'expérience de la grâce dans la réflexion sur notre vie. Non pour dire : elle est là, je l'ai. On ne peut la trouver pour la réclamer d'une manière triomphante comme sa propriété et sa possession. On ne peut la chercher que lorsqu'on s'oublie, on ne peut la trouver que lorsqu'on cherche Dieu et qu'on se donne à lui dans un amour désintéressé, sans se retourner encore vers soi-même. Mais on doit se demander de temps en temps si quelque chose d'analogue à cette expérience mortifiante et vivifiante vit en nous pour juger combien large est encore le chemin et combien éloignés nous vivons encore de l'expérience du Saint-Esprit dans notre vie dite spirituelle. Grandis nobis restat via. Venite et gustate, quam suavis sit Dominus! Un long chemin nous reste à faire. Venez et goûtez combien le Seigneur est doux!